

exposer leurs nouveautés et échantillonner leurs marchandises. Et dans tout l'univers, des auditeurs attentifs pointaient les numéros des disques entendus pour faire l'emplette de ceux qui les avaient intéressés.

Tout le monde y trouvait donc son profit : les postes de T. S. F. qui s'approvisionnaient de chefs-d'œuvre à bon compte, les éditeurs de disques qui se servaient de l'antenne comme d'une boutique aérienne et les mélomanes qui recevaient à domicile un invisible commis-voyageur qui leur ouvrait ses plus belles collections. Jamais on n'avait concilié aussi parfaitement les intérêts de production, de l'intermédiaire et du consommateur.

Mais bientôt la situation changea. Des abus se produisirent. Les éditeurs de disques avaient mal calculé les incidences de cette technique nouvelle. Ils s'aperçurent qu'ils n'étaient plus suffisamment protégés et que leurs libéralités les ruinaient. Les postes, en possession d'une abondante provision de disques, se laissaient vivre et tournaient éternellement les mêmes réfrains. Le public, saturé, refusait d'acheter ces disques-obsessions. On exploitait paresseusement les stocks, sans discernement et sans méthode. On « gâchait le métier ».

Les éditeurs de disques allèrent donc trouver les directeurs de postes et leur tinrent ce langage : « Il n'est pas honnête que vous puissiez user et abuser ainsi de notre travail et de notre effort sans vouloir déboursier un centime. Vous vivez sous le régime immoral d'un resquillage. Soyez plus vertueux ! »

Et les postes répondirent : « Que voulez-vous ! Nous le savons bien. Mais nous n'avons pas d'argent. Il faut bien se débrouiller comme on peut ! Le disque gratuit ou rémunérateur nous sauve la mise. Nous ne le lâcherons pas ! »

Là-dessus les éditeurs mécontents imprimèrent sur leurs disques le Noli me tangere qui ouvrait les hostilités. Et nous en sommes là !

Dans notre prochain numéro nous étudierons les détails stratégiques de cette offensive !

EMILE VUILLERMOZ

BRUNO WALTER chez "COLUMBIA"

L'interpénétration de la vie musicale et de l'édition phonographique se confirme de plus en plus. L'album du *Concerto* de Ravel, édité par Columbia fait revivre le festival de la Salle Pleyel où l'auteur, au pupitre, accompagna Marguerite Long, où Freitas Branco dirigea des pages maîtresses du musicien.

Les trois noms figurent sur les étiquettes du disque, trois photographies précisent leur souvenir.

De même, quelques cires de la firme Ultraphone prolongent les échos d'une fête musicale organisée par MM. Coolidge, dans le cadre charmant de la Galerie Mazarine où l'on avait réuni un orchestre, des chœurs, des solistes, un clavecin pour ressusciter le théâtre de Lulli.

On le voit, les catalogues de l'édition sur ébonite permettront, plus tard, de relire quelques pages de la vie musicale des peuples et le disque, en fixant maint événement sonore, constituera les annales vivantes de notre temps.

La maison Columbia l'a si bien compris qu'elle a tenu à associer l'hommage des mélomanes allant applaudir Bruno Walter aux deux magnifiques concerts de la salle Pleyel, à celui des discophiles qui doivent au chef allemand des joies si pures. Columbia a donc réuni musiciens et critiques dans ses salons de la place de la Madeleine.

Le héros de cette petite fête, entouré de ses admiratrices et admirateurs, se prête volontiers aux demandes qui l'assaillent et accepte les hommages avec la simplicité d'un prêtre qui ne pense qu'à servir son dieu. Quand on parle quelques minutes avec Bruno Walter qui s'exprime dans notre langue avec un charme tout particulier, quand on a questionné son regard tout ensemble profond et doux, bon et fascinant, on comprend que ce conducteur d'hommes conduit aussi les âmes et que Mozart, pour qui il a un culte, possède en lui un serviteur exceptionnel.

Mais voici Philippe Gaubert, qui vient serrer la main de son illustre confrère. D'autres chefs d'orchestre sont là : le brave Ruhlmann, à la barbe philosophique, Walther Straram, rajeuni par la cure de repos, Grovlez, Gustave Bret, Bigot, le fougueux Freitas Branco.

Le monde afflue et il faut se tasser quelque peu. Mme Homberg, qui préside, avec le succès que l'on sait, la Société d'Etudes Mozartiennes, pose à Bruno Walter des questions techniques. Ce dernier de la régaler en retour d'une anecdote que la « maîtresse posthume de Mozart » — quel surnom flatteur ! — nous rapporte aussitôt.

Bruno Walter, ainsi que tous ses confrères, considère Toscanini comme Dieu fait chef d'orchestre. Et pour situer la puissance de sa mémoire musicale, il conte que lors d'une répétition, le contrebassoniste, d'une voix éplorée, déclare au maestro que la clef donnant le *sol dièse* ne fonctionne pas. Toscanini reste pensif durant quelques minutes et notre instrumentiste, devant son silence, et sa pensée perdue dans le rêve, est convaincu que l'étranger n'a pas compris sa langue... Mais, le chef de répliquer : « Il n'y a pas de *sol dièse* dans votre partie ». Il venait, tout simplement, de revoir, de mémoire, toute la partie de contrebasson de l'œuvre mise à l'étude

La presse est également présente et Bruno Walter se soumet aimablement à l'interview, quand s'élève, du fond du salon, la douce mélodie de *Siegfried-Idyll*. Miracle du pick-up ! Bruno Walter arrête net la conversation, la pensée tendue vers celle de Wagner... « Comment pourrais-je ne pas écouter quand on me parle un tel langage, d'autant que c'est une véritable sonorité d'orchestre, nullement déformée que j'entends là !... »

Le chef n'a pas ajouté qu'il était satisfait de l'interprétation, puisqu'il s'agissait de la sienne. Et tour à tour, les soleils noirs ont décelé le mystère de leurs sillons : le finale du *Crépuscule des Dieux*, la valse du *Chevalier à la Rose*, la 4^e *Symphonie* de Schumann, l'ouverture de *la Chauve-souris*, tel est le programme qu'offre aux invités Bruno Walter à la tête d'un orchestre invisible, mais fidèle à sa baguette de magicien.

MM. Couesnon, Bérard et Duhamel, de la maison Columbia, ont la joie de mesurer à cet instant tout l'intérêt que témoignent au phonographe les compositeurs et interprètes présents.

Avec les deux Strauss, celui du *Chevalier* et celui de *la Chauve-souris*, Vienne étale son sourire, tandis que le champagne, qui pétille, accorde l'atmosphère au *la* de la bonne humeur française. Et comme Vienne n'a jamais entendu *la Péri* de Dukas, un dernier disque rend un double hommage au grand maître qui l'a conçue et à Philippe Gaubert qui l'a enregistrée.

ARTHUR HOERÉE.